

Ethique journalistique et tragédie humaine

par Rolly Rosen

C'était un dimanche matin, le téléphone posé sur mon bureau se mit à sonner, comme d'habitude ce jour-là. A l'autre bout du fil, se fit entendre la voix familière de mon rédacteur en chef qui appelait pour discuter des sujets de la semaine.

– Ecoute, dit-il, te souviens-tu de cet article paru la semaine dernière à propos de cette fille palestinienne assassinée dans le centre de détention de la police à Jérusalem ?

– Oui, répondis-je. Je m'en souvenais vaguement.

– Bien, ajouta-t-il, le porte-parole de la police, Shosh, a tous les détails sur l'affaire. La police a découvert comment ça s'est passé ; il semble qu'elle a été assassinée par sa compagne de cellule. Je voudrais que tu écrives là-dessus. Comment elles se sont rencontrées, comment ça s'est déroulé, sur tout, quoi.

– D'accord, dis-je.

Cela me semblait familier, ce genre d'histoires de « Palestiniens-trouvés-morts-dans-un-commissariat-de-police ». Cela ne se produisait pas fréquemment, mais j'avais déjà été amenée à écrire sur de tels cas, aussi bien que sur des enfants palestiniens tués par des soldats israéliens, ou encore sur la destruction par les autorités des maisons de Palestiniens.

On était en septembre 1991, on arrivait vers la fin de la quatrième année de l'Intifada, et *Kol Ha'ir* notre hebdomadaire « gauchiste », avec sa ligne résolument engagée contre l'occupation des Territoires, avait publié plusieurs histoires de ce genre. C'était une autre tragédie de plus. Pourtant, après avoir raccroché, je me suis mise à réfléchir sur ce que cela voulait dire.

En fait, je m'étais trompée. Je n'avais jamais abordé ce type d'histoires. Cela ne rentrait pas dans le schéma de « *mes histoires sur les territoires* », ni dans mes catégories habituelles : occupants israéliens contre victimes palestiniennes. Là, il s'agissait du meurtre d'une Palestinienne par une autre Palestinienne. Que pouvais-je, moi, Israélienne, dire sur ce sujet ? Laisser tomber en disant que c'était une affaire interne aux Palestiniens, ne pas m'en préoccuper ? Cela ne me semblait pas être une excuse moralement valable, surtout d'un point de vue journalistique. Donc, je décidai d'aller de l'avant, et de soulever les questions comme elles se présenteraient.

La première chose que j'avais à faire, c'était d'appeler le porte-parole de la police et d'essayer d'organiser une entrevue avec l'enquêteur qui avait suivi cette affaire. Je ne savais pas comment le porte-parole réagirait, car d'habitude la police n'aime pas que les journalistes mettent le nez dans ce qui se passe dans ses centres de détention. A ma grande surprise, elle accepta de m'aider ; et elle m'accorda même la permission de parler à qui je voulais. Ce fut le lendemain seulement, en arrivant au commissariat, que je compris pourquoi : les policiers étaient très fiers d'avoir mené une bonne enquête, et espéraient avoir un « papier » sur eux dans le journal local, disant quelle équipe formidable travaillait au commissariat. Moi, je savais dès le début que je n'allais pas abonder dans leur sens, et cela posait un autre dilemme. Devais-je avouer mon intention et mettre en péril mon article ? Était-ce honnête de leur laisser croire que j'étais de leur côté, sachant très bien que je ne l'étais pas, et d'établir notre coopération sur de fausses bases ?

Ce n'était pas simple à résoudre, comme tous les autres dilemmes de cette histoire, c'était un de ces problèmes typiques qui se posent aux journalistes israéliens écrivant dans les Territoires. La société israélienne est petite et solidaire, et fonctionne sur l'idée que nous sommes « *tous ensemble contre un monde hostile* ». Cette attitude est fondée dans un sens : je suis aussi une Israélienne, je me préoccupe de la sécurité de notre Etat ; j'ai même fait le service militaire. Dans un autre sens, je suis contre l'occupation, et je suis en désaccord avec ces officiers de police dont le travail est d'interroger des Palestiniens arrêtés pour leurs activités dans l'Intifada. Cette question, je ne pouvais l'écarter : étant israélienne, comment rester critique mais solidaire, sans dépasser certaines limites, sans perdre la confiance de mes lecteurs ? J'étais habituée à cet exercice d'équilibrisme, et une fois de plus, je me trouvais dans cette situation.

Ces pensées me venaient à l'esprit, pendant que j'étais là, dans cette petite pièce du commissariat, en train d'écouter l'enquêteur Kamil Saba. Il me parlait de Shifa El Makussi, la nommant « *la décédée* », dans son jargon de policier. « *Elle a été arrêtée mercredi*, dit-il, *après avoir lancé une pierre sur une voiture israélienne en plein quartier*

juif. » C'était assez inhabituel, car les Palestiniens n'attaquent généralement que les voitures israéliennes qui passent dans leur quartier pour pouvoir se cacher ensuite facilement. Mais El Makussi, apparemment, n'avait pas essayé de s'échapper. Elle habitait un village près d'Hébron et elle avait passé quelques jours à Tel-Aviv avant son arrestation, en compagnie d'un jeune homme qu'elle connaissait. Ceci était inacceptable pour son village, et durant son interrogatoire elle avait expliqué qu'elle voulait être prise et arrêtée en tant qu'héroïne de l'Intifada, afin d'échapper à la punition de sa famille. Après ce qu'elle avait fait, la prison israélienne lui paraissait être un endroit plus sûr que sa maison.

Voilà donc comment Shifa El Makussi était arrivée au centre de détention, continua Saba, et y avait passé quatre jours d'effroi, d'après ses compagnes de cellule ; elle pleurait beaucoup, et elle leur disait qu'elle avait peur de son oncle, qui, s'il lui mettait la main dessus, la tuerait ; elle en était certaine. Le dimanche après-midi, en revenant d'une séance d'interrogatoire, elle avait été prise à part par May Walid Ghassin, une autre occupante de sa cellule qui attendait son procès pour avoir poignardé, quelques semaines auparavant, un touriste italien. Cette dernière lui avait demandé si la police lui avait proposé de collaborer. Shifa El Makussi, naïve villageoise, avec peu ou pas du tout de culture politique, lui avait répondu par l'affirmative. Elle avait ajouté qu'elle avait été d'accord parce qu'on lui avait promis de meilleures conditions de détention. C'est à ce moment-là, selon le détective, que May Walid, comme elle devait le reconnaître plus tard, avait décidé de tuer El Makussi, afin de l'empêcher de nuire aux combattants de l'Intifada. Elle avait agi, estimait Saba, presque avec admiration, comme une meurtrière professionnelle, il était difficile de croire qu'une fille de dix-sept ans puisse agir si froidement et sans remords.

May Walid, continua-t-il, était épileptique et chaque jour elle recevait des médicaments prescrits par le médecin. Elle savait pertinemment que ces médicaments pouvaient provoquer un sommeil profond si on dépassait la dose prescrite. Elle avait donc mis de côté quelques cachets et une nuit, alors que Shifa était une fois de plus en larmes, elle lui avait offert un verre d'eau dans lequel elle avait mélangé les médicaments. Puis, une fois que El Makussi et les autres filles de la chambre s'étaient endormies, May Walid Ghassin était allée vers le lit de la « traîtresse » et l'avait étranglée avec un foulard. *« Nous avons les résultats de l'autopsie, tout colle avec cette version »,* dit Saba fièrement. Dès le début, il avait soupçonné Ghassin, parmi les onze autres filles, et elle avait avoué pendant l'interrogatoire qu'il lui avait fait subir. *« A-t-elle agi pour des raisons nationalistes ? »,* demandai-je, *tuer une fille, comme ça ? »* Saba répondit qu'on ne pouvait jamais savoir. Les raisons nationalistes servent souvent de couverture à d'autres choses.

C'est insensé, car les vies de ces deux filles n'étaient pas tellement différentes, May vient aussi d'une famille pauvre, ses parents sont divorcés, son père est aux Etats-Unis, sa mère s'est remariée. Quand elle a poignardé le touriste italien, c'était quelques semaines après s'être vu refuser un visa pour les Etats-Unis, où elle espérait rejoindre son père ; le consulat américain à Jérusalem a refusé sa demande, en raison du manque de moyens de son père pour sa prise en charge. Dans son désespoir, elle a poignardé le touriste *« pour montrer au monde combien elle était en colère »* avait-elle dit.

Telle était donc l'histoire : deux filles extrêmement malheureuses, pour des raisons personnelles ou familiales, qui, pour échapper à la misère, avaient voulu devenir des héroïnes nationales. C'était la situation de base dans laquelle étaient intervenus des policiers israéliens jouant sur le désespoir pour gagner des collaborateurs, envoyant cette nouvelle recrue âgée de quinze ans dans la cellule de nationalistes condamnées. Saba, de toute évidence, ne voyait aucun mal à de telles pratiques : la police faisait son travail dans l'intérêt de l'Etat d'Israël. Je voyais les choses différemment, tout en restant israélienne, ce qui devint évident le jour suivant, dans le bureau de la presse palestinienne.

J'avais travaillé avec ce bureau durant les trois dernières années dans les Territoires. Je parle mal l'arabe et pendant l'Intifada cela devenait de moins en moins sûr pour un journaliste israélien d'aller seul dans les Territoires. Je me faisais donc accompagner par Ahmed, Nasser, Hakam ou Nabil, des Palestiniens qui s'occupaient d'organiser les entrevues, de les traduire, et de me présenter comme une « bonne Israélienne ». Ayant passé ensemble plusieurs jours dans les Territoires, nous sommes devenus des amis, nous nous rendions visite, j'étais acceptée, je crois, parce que je soutenais leur combat. Mais cette fois-ci, Nabil, qui avait prévu de m'accompagner à Beit Oula pour rendre visite à la famille de Shifa, était tout d'un coup méfiant. *« Pourquoi écris-tu sur ce sujet ? »* demanda-t-il. J'étais une Israélienne, et là, je touchais un point sensible dans la réalité palestinienne : celui des collaborateurs qui sèment le doute et qui trahissent la cause nationale. Pour les Palestiniens, cette situation était due à l'occupation, le gouvernement israélien en était le seul responsable, et donc, de quel droit pouvais-je traiter une telle question ?

C'était ce que Nabil voulait implicitement me dire quand il me posa la question de savoir pourquoi j'écrivais sur ce sujet, et je ne pus lui donner qu'une seule réponse : *« Parce qu'une fille a été assassinée et que je veux comprendre pourquoi. Je le fais quand un enfant est tué par des soldats, et je le fais aussi maintenant, c'est tout. »* Nabil écoutait, mais ne semblait pas convaincu. *« Est-ce que les journaux palestiniens ont parlé de cette histoire ? »* lui demandai-je. D'habitude, il me

donnait des détails sur la presse arabe, quand nous faisons ensemble des articles sur les victimes de l'Intifada. Mais pas cette fois-là. « *Il y a eu une annonce, trois lignes, pour dire qu'elle est morte, c'est tout* », dit-il. Eh bien, me suis-je dit, ils savent faire tout un tapage quand les droits de l'homme sont violés par les Israéliens, et quand il s'agit de leur peuple, ils se taisent, même dans leurs journaux. S'ils sont si outrés quand les soldats israéliens assassinent des enfants, ne devraient-ils pas réagir de la même manière quand, à cause d'une faille quelconque dans leur système idéologique national, une fille a été amenée à en tuer une autre ? Si l'idéologie nationale était la seule chose qui importait, j'étais israélienne ; s'ils croyaient que l'on ne doit pas formuler des critiques à l'égard de son propre pays, que pensaient-ils donc de moi, écrivant des articles contre mon propre Etat, contre mon propre peuple ? M'étais-je donc trompée en pensant que nous avions en commun des idéaux démocratiques ?

Je n'en savais rien, je n'osais pas en parler, et Nabil, assis là avec un air inamical et renfrogné, ce qui ne lui ressemblait pas, ne semblait pas encourager l'ouverture d'une telle discussion. Nous avons roulé en silence, à travers les collines de Judée, jusqu'à Beit Oula, le village de Shifa.

La famille El Makussi, nous ont appris les passants, habitait plus ou moins en dehors du village, dans une petite maison au bout d'une ruelle sale. Il y avait des enfants qui jouaient devant l'habitation dans la poussière, et je ne vis aucun des symboles habituels commémorant la mort récente d'un martyr de l'Intifada, « *Shahid* ». Il n'y avait aucune photo de la décédée à l'entrée, aucun visiteur qui présentait des condoléances à la famille endeuillée, tous ces signes extérieurs de reconnaissance d'un héros national étaient absents. Mais le plus étonnant c'est qu'à l'intérieur même de la maison, la vie semblait aller son train : pas de pleurs, aucune marque de tristesse ou de deuil, et la famille eut même l'air surprise de nous voir arriver.

Néanmoins, ils étaient disposés à parler, l'oncle surtout, celui dont, d'après l'enquêteur, Shifa avait le plus peur, étant certaine qu'il allait la tuer si elle revenait à la maison. Il donnait l'impression d'être le chef de famille, alors que le père se tenait dans un coin de la pièce, et ajoutait à peine quelques mots à la version familiale que l'oncle donnait de l'histoire.

« *La semaine dernière, commença l'oncle, Shifa n'est pas revenue de l'école, c'était inhabituel car c'est une fille sage.* » Ils se sont donc inquiétés, et ils ont appris par d'autres filles qu'elle avait été prise en voiture par quelqu'un. « *Nous sommes sûrs qu'elle a été enlevée, elle n'aurait jamais fait cela de son propre gré* », dit l'oncle. « *Il ne pouvait pas avouer qu'elle l'a fait de son plein gré* », m'expliqua Nabil, plus

tard, « *car cela voudrait dire qu'elle a volontairement déshonoré sa famille.* » Ils ne savaient pas où la trouver, d'après l'oncle, mais deux jours plus tard, ils reçurent des nouvelles par l'intermédiaire du mukhtar du village, leur annonçant qu'il avait reçu un coup de fil du commissariat de Tel-Aviv où Shifa était détenue, car elle était allée en Israël sans permis de séjour. Le mukhtar dit aussi qu'elle avait été arrêtée en compagnie d'un certain Mussa El Hatib, dont l'oncle prétendit n'avoir jamais entendu parler. De toutes les façons, il était clair que quelque chose de mal s'était passé, et, comme Nabil me le dit plus tard, si le mukhtar et tous les gens d'un village apprennent que votre fille a été arrêtée à Tel-Aviv en compagnie d'un homme auquel elle n'est pas mariée, la seule chose à faire pour retrouver votre honneur, c'est de la tuer. Donc, l'oncle et le père sont partis à la recherche de Shifa ; ils ont obtenu un permis pour aller à Tel-Aviv, mais le temps d'y arriver, elle avait déjà été relâchée. Elle n'est pas revenue à la maison, ils étaient très inquiets ; ils ont appelé la police une seconde fois et là, ils ont appris qu'elle avait de nouveau été arrêtée à Jérusalem cette fois-ci, et quand ils s'y sont rendus pour la visiter, elle n'était plus de ce monde.

Le père a appris cela d'une manière très brutale. « *Mais elle est morte* » lui a dit le gardien quand il a dit qu'il voulait la voir. Et sur ce, il était rentré chez lui et c'était tout. « *Ce gars, Mussa, j'ai fait passer le mot à mes amis pour qu'on le retrouve et qu'on me le ramène.* » L'oncle avait prononcé subitement cette phrase d'un ton qui ne laissait aucun doute sur ses intentions. Puis ce fut au tour de la mère de prendre la parole. Elle voulait savoir si nous connaissions la meurtrière, « *Elle est folle, n'est-ce pas ?* », sa voix était pleine d'espoir. Nous avons avoué que nous n'en savions rien, et elle a eu l'air déçue. « *C'est très important pour nous de le savoir, a-t-elle dit, car si c'est le cas, nous pourrions le dire aux gens du village.* » En fait, il apparut qu'une rumeur courait à Beit Oula, selon laquelle Shifa avait été assassinée parce qu'elle était une collaboratrice. D'ailleurs, sur le mur d'enclos de la maison de la famille El Makussi, il y avait des graffitis nationalistes qui faisaient allusion à cela. « *A l'école, ils me traitent de tous les noms, disant que ma sœur n'était pas bien, qu'elle avait des relations avec des hommes, et qu'elle était une collabo* », dit la sœur tout à coup. Les gens du village avaient aussi exprimé clairement leur opposition à ce que Shifa soit enterrée au cimetière. Evidemment, tout ceci changerait si l'on apprenait que la meurtrière était folle, c'était leur seul espoir. « *Faites-nous savoir si vous apprenez quelque chose* », nous demanda la mère avant notre départ, et nous le lui avons promis.

L'atmosphère de cette histoire était étrange, quelque chose manquait quelque part, et cela ne tenait pas seulement à l'absence des

signes extérieurs de deuil. Nabil confirma mes soupçons. « *Ils sont contents que cela se soit déroulé de cette manière* », dit-il, « *je suis tout à fait sûr qu'ils l'auraient tuée si elle était revenue à la maison. Quelqu'un d'autre l'a fait pour eux.* » De mon point de vue, l'idée qu'une famille puisse perdre son honneur parce qu'une de ses filles sort avec un garçon m'est complètement étrangère. Mais pouvais-je critiquer avec mes valeurs de féministe occidentale une société qui fonctionne sur d'autres bases ? J'aurais pu le faire, si je considérais ces critères comme universels. C'est ce que j'ai fait, dans un certain sens : toute fille ou femme a le droit de mener sa vie selon ses choix. Dans mon univers, c'était un axiome que je ne pouvais remettre en question, mais était-il applicable à Beit Oula ? N'était-ce pas une forme d'impérialisme moral que de vouloir imposer nos valeurs libérales occidentales aux pays du tiers-monde ? N'étais-je pas en train d'imposer mes valeurs à une société à laquelle je n'appartenais pas, que je ne connaissais pas, et que je n'avais aucun droit de critiquer ?

Cette question n'était pas facile à résoudre, et ce n'était pas la seule. Il y avait aussi celle de la manière dont les collaborateurs étaient traités, la façon dont les villageois avaient utilisé cette situation douloureuse pour montrer du doigt la maison de la famille affligée. Tous ces signes de responsabilité collective m'étaient incompréhensibles. J'étais dans un monde étranger, c'était pire qu'au commissariat. Je ne savais par quel bout prendre cette histoire. Mes critiques ne serviraient-elles pas à confirmer les préjugés de la droite nationaliste israélienne et des racistes qui soutiennent que les Arabes sont un peuple de barbares primitifs ne se souciant pas de leurs enfants ? Tout était compliqué, et cela empira le jour suivant, lors de la dernière rencontre que je devais faire pour mon article.

C'était le mercredi, il me restait un jour avant de remettre l'article, et il me manquait toujours deux maillons essentiels : May Walid, la présumée meurtrière, et Mussa El Hatib, le petit ami disparu. J'ai demandé à Nabil de joindre son contact à Deheisha, le camp de réfugiés d'où venait Mussa, pour essayer de le retrouver et d'avoir un entretien avec lui. Plus tard, il me dit que l'homme en question avait laissé un mot à Mussa mais qu'il n'avait eu aucune réponse. Le garçon se cachait vraisemblablement, alors je passai le jour suivant à enquêter sur May Walid. Je suis allée voir sa famille, son école ; ils étaient tous choqués par la nouvelle et ne pouvaient y croire. Une autre question surgit : qu'est-ce qui pouvait faire qu'une jeune fille veuille devenir une héroïne nationale ? Sur quelle base reposait une société dans laquelle le meurtre d'un semblable pouvait vous hisser au rang de héros ? Dans quelle mesure Israël était-il responsable d'une telle situation ? Je pensais rentrer le mercredi soir et trouver les réponses à toutes ces questions, mais ce ne fut pas le cas.

A 21 heures, au moment de me mettre à écrire, le téléphone sonna. C'était Mussa El Hatib, le petit ami disparu, qui avait entre-temps, reçu le message. Il voulait donner sa version de l'histoire.

Il avait l'air assez apeuré et désespéré. C'était un jeune homme de vingt ans, mince d'aspect, habillé d'un jean et d'un tee-shirt. Il parlait couramment l'hébreu et une fois qu'il se mit à parler, il ne s'arrêta plus. Il s'était caché durant les deux dernières semaines, me dit-il, sachant qu'il était recherché par la famille de Shifa. Il ne savait que faire ni où aller ; il se savait menacé et il ne comprenait toujours pas que Shifa fut morte. Il était confus, je l'étais aussi ; j'étais tenue par le temps, j'étais sous pression, j'avais jusqu'au matin pour écrire l'article et là, j'étais en face d'un jeune homme désespéré en quête d'une aide. Mais étais-je la bonne personne à qui il devait faire appel, n'étais-je pas plutôt responsable avant tout vis-à-vis de mon journal, de mon métier, de mes lecteurs ? Il voulait parler, mais semblait ignorer le fait qu'il le faisait à une journaliste, qui pouvait reprendre tous ses dires et les rendre publics un jour plus tard. Devais-je le lui faire comprendre ou abuser de sa condition de désespéré ? Devais-je l'arrêter et aller me remettre à mon boulot, je n'en savais rien. Je ne pouvais partir, je restais à l'écouter, essayant de trouver un fil conducteur dans les faits désordonnés qu'il me relatait.

Il était le fils d'une famille de réfugiés pauvres ; il avait été arrêté à quinze ans pour avoir commis quelques larcins. Il avait été relâché après avoir promis de collaborer avec la police. Il devint donc un collabo de petite envergure : il s'infiltrait dans des filières de drogue, de petits vols, et c'est ainsi qu'il connut l'oncle de Shifa. Ce dernier, apparemment, était dans ce milieu et ils avaient fait des affaires ensemble. Il avait ainsi vu Shifa chez elle, quelquefois ; ils avaient échangé quelques paroles ; il s'était épris d'elle et un jour, il y avait de cela deux semaines, en allant voir l'oncle, ils s'étaient rencontrés sur la route alors qu'elle revenait de l'école. Spontanément, il lui avait proposé de faire une ballade en voiture. Bien sûr, ce n'était pas évident pour une fille de monter dans la voiture d'un inconnu ; mais Shifa le connaissait et elle avait dû quelque part décider de faire cette promenade parce qu'elle était peut-être amoureuse de lui, parce qu'elle en avait peut-être assez d'être maltraitée par son oncle et de mener une vie ennuyeuse dans un village perdu. Elle n'avait jamais été en Israël, avait-elle confié à Mussa à cette occasion. Pour l'épater, il lui avait proposé d'aller y faire un tour, et c'est ce qu'ils avaient fait.

Il me brossa un tableau très romantique de leur séjour dans la grande ville. Je ne savais pas s'il me fallait lui faire confiance, car il aurait bien pu la forcer, c'est ce que m'avait d'ailleurs suggéré Nabil. De toute façon, maintenant je n'avais plus que la version de Mussa. Il me raconta qu'ils s'étaient avoué leur amour réciproque, et qu'ils

avaient passé la nuit sur la plage et avaient été heureux, même s'ils n'avaient pas couché ensemble. Il souligna ce dernier point, car, me dit-il, il aimait Shifa, et que c'était ainsi qu'un homme arabe prouvait son amour à une fille. (Je me rappelais en effet du rapport d'autopsie qui disait que Shifa était morte vierge.) Leur bonheur fut néanmoins de courte durée : ils avaient été arrêtés le deuxième jour pour présence illégale sur le territoire israélien ; la police avait alors téléphoné à la famille de Shifa pour la mettre au courant de cette escapade. Trois jours après, quand ils furent libérés, Shifa lui avait dit qu'elle ne rentrerait pas chez elle car son oncle la tuerait. Il lui avait proposé de se marier immédiatement, mais elle pensait que ce n'était pas possible car ils étaient sans ressources et sans toit. La prison israélienne lui semblait être la seule issue, et c'est ainsi que dans un dernier acte de désespoir, elle avait jeté des pierres sur une voiture et s'était fait arrêter. Il avait essayé de lui rendre visite, me dit-il, mais ce fut peine perdue, malgré son « certificat » de collaborateur. Il était revenu le troisième jour à la prison, et là il avait appris qu'elle était morte. Depuis, il était en fuite.

Il était minuit quand il arrêta de parler. Il pleurait. Je savais bien que je devais rentrer pour terminer mon article avant le matin. Je le conduisis alors à sa cachette, chez un ami dans un magasin au marché de Jérusalem. Je le déposai et rentrai. Une demi-heure plus tard il m'appela pour me dire qu'il était recherché par les membres de la famille de Shifa et que ces derniers voulaient sa mort. Il était perdu, ne savait que faire, et me demanda de l'aide car j'étais la seule personne qu'il connaissait.

Je lui ai conseillé de s'adresser ailleurs, j'avais un article à écrire. Plus tard dans la nuit, le téléphone n'arrêta pas de sonner, toutes les demi-heures : c'était Mussa, il pleurait et il parlait de suicide. A quatre heures du matin, il rappela encore, il était dans des toilettes publiques, il avait bu de l'ammoniac et il disait qu'il était en train de mourir.

J'étais là, avec ce papier à moitié terminé sur l'ordinateur, mais dans ces conditions il m'a paru absurde de continuer. Je pris ma voiture et allais le rejoindre ; je le conduisis à l'hôpital où on lui fit un lavage d'estomac. Pendant tout ce temps, il n'avait pas cessé de pleurer, de dicter ses adieux à sa mère... J'ai revu son message dans mes notes : il lui rappelait son amour, il implorait son pardon. C'était comme dans un film turc et je ne pouvais croire que j'avais un rôle dans un tel mélodrame. A 7 h 30, je pris mon courage à deux mains et appelai mon rédacteur en chef chez lui. Je lui dis que je n'avais pas d'article parce que le jeune homme avait essayé de se suicider. J'ai dû le réveiller car il me dit : « *Quoi, tu es encore à l'hôpital avec lui ? Vas-y, amuse-toi à faire l'assistante sociale, tu n'es en aucune manière une journaliste, tu es virée.* »

Ça semblait être une bonne fin pour un mélodrame, mais ce ne fut pas le cas, car il est revenu sur sa décision plus tard. J'ai laissé Mussa se remettre à l'hôpital, je suis rentrée à la maison et j'ai écrit cette histoire aussi objectivement que possible, d'ailleurs je n'avais pas le temps de réfléchir à quoi que ce soit. Je décrivis la dernière semaine de la vie de Shifa d'après les différentes versions que j'avais recueillies. Je le fis pendant les deux heures qui me restaient. Mes questions restèrent néanmoins sans réponses, mais peut-être est-ce ainsi que cela doit être.